

PHOTOGRAPHIE / LE PETIT OISEAU VA SORTIR



ALORS QUE LA DISCIPLINE SE TROUVE AU CREUX DE LA VAGUE (« LA PHOTOGRAPHIE, C'EST COMME LE BRONZE » RÉSUMÉ VINCENT LABAUME), PARTICULES EST PARTI À LA DÉCOUVERTE DE LA NOUVELLE GÉNÉRATION DE PHOTOGRAPHES AVEC L'ESPOIR DE TROUVER AUPRÈS D'ELLE L'ÉNERGIE, L'EXPÉRIMENTATION ET LA JOUISSANCE. CINQ ÉCOLES D'ART FRANÇAISES – IL FALLAIT UN PRISME –, ONT ORIENTÉ L'ENQUÊTE SUR LA PISTE D'UNE DOUZAINÉ DE NOMS. CEUX DE PAULINE FOUCHÉ (ÉCOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ART, CERGY-PONTOISE), STÉPHANIE CARDON, JOSEPHINE MICHEL (ÉCOLE NATIONALE SUPÉRIEURE DE LA PHOTOGRAPHIE, ARLES), NICOLAS DION, LISE GROSPERRIN (BEAUX-ARTS DE PARIS), MANON RECORDON (VILLA ARSON) ET JOHAN BÉRARD (BEAUX-ARTS D'AVIGNON, BOURGES / LE FRESNOY) ONT ÉTÉ RETENUS. ILS ONT EU LEURS DIPLÔMES RÉCEMMENT, ONT ENVIRON 25 ANS, N'ONT PAS DE GALERIE ET SONT MÉCONNUS VOIRE INCONNUS. PRÉSENTATION PAR NATURE INCOMPLETE ET SANS VALEUR DÉFINITIVE.



Constat d'ensemble: plusieurs photographes, montrent des travaux qui semblent académiques: interrogation sur le territoire, les lieux de transit, l'absence. Ils immortalisent des parkings, des allées d'aéroports, des bancs publics, des routes, ils confèrent au monde un aspect de décor coloré, au moyen format et avec distance, le poncif vivace, de l'ère actuelle. Second aspect: la disparition du sujet humain, l'invisibilité du corps, le défaut de face à face avec les visages sont flagrants. Jeunesse déjà prise dans la forme et responsable! «*Salut, jeunesse à jamais nue! Nudité jeune à jamais, salut!*» (Witold Gombrowicz). Troisième évidence: beaucoup d'images sont en bonne santé, elles brillent par leur salubrité, ce qui pose un problème vu l'état actuel de la photographie – et les sujets que les photographes se donnent. C'est, si l'on peut se permettre, comme d'être gros en Afrique. Les fonts baptismaux où les professionnels élèvent Laure Bertin, une photographe couronnée «à l'unanimité» par la Bourse du Talent en 2005, laissent ainsi le témoignage d'un goût pour la couleur ornementée. L'inachèvement, le péril, la maigreur, l'informe voire le sale et la méchanceté, tout ce qui enlève à la pratique sa si bonne renommée, ont au contraire nos faveurs. Cela est rare. La jeune génération n'est pas punk. L'accident est peut-être ce vers quoi la photographie doit tendre si elle veut échapper à son destin d'être le nouveau «bronze».

JOHAN BÉRARD

«Mesure de l'angle du Mistral». Johan Bérard photographie à la chambre, en noir et blanc, des arbres bancals dont il calcule la position géodésique et l'angle d'inclinaison. La série comprend trente-cinq images, contrecollées sur bois. Le mouvement constitue le cœur de son travail, qui connaît ses sources (Les Becher évidemment pour l'œuvre précitée). Une idée (le *cloud painting*, geste «après l'action painting», consistant à peindre un nuage sur une photo), la technologie (animation mécanique, vidéo) attribuent à l'image fixe, une variable mobile. Cyril Jarton a exposé, à l'espace Paul Ricard, l'horloge électronique *Timer*: «*Chaque photographie explique l'auteur, représente l'agencement, dans un plan orthogonal, de quarante-neufs bureaux vus du dessus. Ces bureaux et les personnages qui les habitent sont distribués selon une logique combinatoire appelée bi-carré latin. Ce système permet de créer des compositions rationnelles d'espaces modulables [...]*» et d'écrire les heures.

La production de l'image et sa portée se rapprochent du cinéma, travail d'équipe compris. L'objectif complète un pan des recherches actuelles où la photographie se fait dans des décors, plus ou moins artificiels (citons Sydney Hennion dont les images évoquent Sandy Skoglund), ou à partir de mises en scène et d'actions.

LISE GROSPERRIN

Lise Groperrin réalise des performances dans le métro. Elle introduit des acteurs dans une rame, ils portent des ronds sur le visage. Sans prévenir, ils en offrent autour d'eux et sollicitent les passagers pour qu'ils se masquent. Avant que les portes ne se referment, Lise Groperrin déclenche son appareil photo depuis le quai.

Autre action: elle éparpille des hommes sur les marches d'un grand escalator, ils portent des sacs bébés, identiques.

Troisième geste: elle fabrique un costume semblable à celui d'un dessin de la RATP. Elle en revêt un homme. Il introduit un ticket de métro dans la borne d'un portillon automatique comme sur le dessin de départ. Ce monde suffoquant à la Jacques Tati rejoint Alice au pays des Merveilles dans une scène photographiée et convaincante. Nous connaissons tous la phrase «*Ne mets pas tes mains sur les portes, tu risques de te faire pincer très fort*» inscrite sur les portes du métro, et qu'un lapin jaune illustre. Dans un décor, Lise Groperrin a fait jouer la scène à un enfant. «*Pour la RATP, le dessin est censé nous rassurer. Dans la réalité, l'enfant déguisé en lapin devient inquiétant. On est dans le cauchemar.*»

PAULINE FOUCHÉ

Dans une pièce vide, une télévision noire, elle semble éteinte. Soudain, on y voit des flashes illuminer un visage, qui replonge aussitôt dans le noir. «*Le temps d'action des flashes correspond au temps de déclenchement de l'obturateur de l'appareil photo*», qui les a commandés. La lumière dure 1/60^e de seconde. La vidéo est montée en boucle. Pauline Fouché insiste sur le dispositif, qu'il soit lumineux (citons encore *Persiste* (2005), avec des écrans phosphorescents), ou cinématographique, où elle traite alors ses images en séquences.

LITTÉRATURE

À côté de ces artistes mettant en œuvre des processus et s'y référant, d'autres formulent un monde littéraire. La photographie est bel et bien une écriture. On change du tout au tout avec les œuvres citées plus haut, les affirmations se font plus discrètes.

JOSEPHINE MICHEL

Diplômée de philosophie, elle a montré sur la pointe des pieds, des images en couleur qui rappellent intentionnellement celles du regretté Magdi Senadji (univers délicat, intime, où la décomposition n'est jamais loin). Elle publiera en 2007 un livre, mais il est interdit d'en parler. Il y aura sans doute une belle et symbolique photographie de deux prises de courant emmêlées, une noire, une blanche...

NICOLAS DION

Dans la veine littéraire, il surprend: «*ce qui me fait continuer la déambulation (appareil en bandoulière dévalant les escaliers comme dirait Denis Roche), c'est l'élan que cela génère d'avoir un appareil comme si je prenais la photographie pour un moyen de mieux sonder les choses, d'être en contact*». Denis Roche! Quel étonnement d'apprendre que l'écrivain-expérimentateur des seventies, ex éditeur au Seuil et photographe, puisse être le point de départ d'une modernité actuelle. Pourquoi pas? Faisons crédit à Nicolas Dion, sa sincérité est totale. Il photographie des tables de travail, des pavillons en banlieue, les images sont de facture modeste. On pense à l'écrivain-photographe Jean-Loup Trassard (pour les intérieurs) à *Zones* de Jean Rolin, au gros livre de Peter Handke, *Une année dans la baie de personne*, dans lequel il raconte ses errances pédestres en Ile-de-France.

Rentré chez lui, Nicolas Dion regarde ses images et il écrit nouvelles et poésies, publiées pour le moment sur le Net. La photographie est une «étape essentielle» dit-il, bien qu'il la voue à l'effacement derrière le texte et à la disparition. «Dois-je montrer mes photographies?» Il ignore la réponse à sa question.

STÉPHANIE CARDON

Elle n'a pas ces doutes et renverse le sablier. Elle part d'écrivains qu'elle aime et continue la tradition de la photo américaine de paysage.

“LE PLUS GRAND PHOTOGRAPHE, C'EST MALLARMÉ.” MANON RECORDON

Les ambiances, les couleurs automnales prédominent. *Cracked Hearthstones* (2004-...) s'inspire de la littérature de la fin du XIX^e. Miss Cardon sillonne le Maine sur les pas réels ou fantasmés d'Edgar Poe, Lovecraft, Edith Wharton, Nathaniel Hawthorne. Elle est en ce moment dans le Vermont, au New Hampshire ou en Nouvelle Angleterre «à la recherche des colonies abandonnées du XIX^e siècle». Une grange en bois noir posée sur une verte colline, un ciel gris plomb. Une barrière mousseuse parmi des branchages. Un bois humide où comme des lucioles brillent trois fenêtres au bout d'un chemin. Semblable dans la forme à cette série (tirages couleur faits maison, 70 x 80 cm), *Suburban Trophies* (2005) explore le Wyoming et le Montana. À l'aube, Stéphanie Cardon pose son appareil photo dans une petite ville de ces États sauvages, au milieu de nulle part. Puis comme Jean-Luc Mylaine avec les oiseaux, elle attend qu'un daim ou une antilope – modèle américain – entre dans le cadre et elle déclenche.

MANON RECORDON

Quittons cet air frais pour le parfum de tubéreuse, sautons les océans et entrons dans l'appartement de Stéphane Mallarmé, rue de Rome en 1897. Manon Recordon, née en 1985 s'y tient. Cette modeste enquête valait d'être effectuée pour une phrase qu'elle a dite: «*Le plus grand photographe, c'est Mallarmé*». Un siècle de création visuelle est ainsi ravalé. C'est définitif, radical et amoureux.

Sur un banc de jardin, où telle publication neuve est le début de *Quant au Livre*, un texte de Mallarmé paru dans les *Divagations*. C'est aussi une photographie couleur (2006, 50 x 50 cm), absolument mentale, que l'artiste, photographe rare, a mis un an à réaliser. Elle avoue avoir les pires difficultés à aimer les photographes contemporains et parvient à peine elle-même à produire des images qui la satisfassent. *Sur un banc de jardin, où telle publication neuve* (2006) a fait l'objet de traductions visuelles au-dessus de Nice, dans la garrigue, en noir et blanc et en couleurs, toutes rejetées, avant que Manon Recordon n'atteigne un banc dans une pente des Buttes-Chaumont et ne donne à son idée une forme finale et close. Elle pose un journal sur le banc, elle patiente que le vent souffle, déclenche. «*Cette image a été construite comme un rêve que l'on fait souvent: ceux où l'on retrouve les mêmes personnes mais où les lieux sont chaque fois différents.*»

Les autres photographies de Manon Recordon font écho à celles de Bernard Plossu. Elle rassemble des tirages barytés originaux et compose de petits livres, poétiques, sombres et tout en retenue.

La photographie vit une période «primitive», mélange d'esprit pionnier et de modestie dans l'espoir d'inventions, mais de cela, c'est sûr, nous reparlerons.

PAR GUILLAUME LEINGRE

MERCI À PATRICK TOSANI QUI A OUVERT SON ATELIER À L'ENSBA DE PARIS, ET À ARNAUD CLAASS, VIRGINIE DELUMEAU, CYRIL JARTON, LAURENT SEPTIER.

PHOTOGRAPHIES: JOHAN BÉRARD, *MESURE DE L'ANGLE DU MISTRAL*, LATITUDE: 43°34', 12', LONGITUDE: 5°02', 51', ANGLE D'INCLINAISON: 07°, TIRAGE BARYTÉ NOIR ET BLANC, CONTRECOLLÉ SUR BOIS, 80 X 100 CM, 2006.

MANON RECORDON, *SUR UN BANC DE JARDIN, OÙ TELLE PUBLICATION NEUVE*, PHOTOGRAPHIE COULEUR, 50 X 50 CM, 2006.